

Une comète
 Un arc-en-ciel
 Une chauve-souris
 Une échelle
 Un creuset d'alchimiste
 Un octaèdre irrégulier
 Un lévrier décharné
 lové et endormi
 Une pierre de meule
 Des outils,
 Une lampe,
 Un marteau,
 Un rabot
 Une sphère

1 - Inventaire



Une balance
 Un paysage inconnu
 Un cadran solaire sans ombre
 Un sablier,
 Une cloche
 Un carré magique dit
 « de Jupiter »
 Un ange « noir »
 tenant un compas
 Un angelot écrivant
 Des clous
 Une bourse, des clefs

Mais que peut bien signifier tout cela ?



1-1

Thomas ne rêvait que de laisser son nom accroché à celui d'une étoile. Depuis qu'il avait lu que celui qui découvre un astre nouveau peut prétendre le baptiser, il n'avait pas cessé de scruter le ciel, de le comparer aux cartes où les étoiles étaient répertoriées une à une afin de débusquer celle qui aurait échappé à la vigilance des astronomes. Mais que pouvait-il faire avec ses pauvres moyens ? Des centaines de personnes, tout aussi passionnées que lui, possédaient des télescopes sophistiqués, coûtant des milliers de dollars et lui, Thomas Bopp, se promenait la nuit avec de pauvres jumelles qu'il avait payées 38 dollars dans un surplus de l'armée. Le verre gauche avait souffert. L'image était assez nette mais comportait des taches. Thomas les connaissait bien et savait regarder à travers elles. Après tout, s'était-il dit, Galilée avait découvert les satellites de Jupiter avec une simple lunette bien moins puissante que ses jumelles ! Alors pourquoi pas lui ? Alan se disait la même chose. Lui, c'était les comètes. C'était plus facile à observer. Une lumière en mouvement se repère mieux parmi des milliers d'étoiles, aperçues presque à l'œil nu, qu'une étoile supplémentaire et supposée inconnue. Et lorsque ce 23 juillet l'une de ces comètes fit son apparition dans le ciel étoilé, Alan et Thomas avaient eu le même scrupule. Tous deux vérifièrent sur leurs cartes astronomiques, cherchèrent dans la constellation du

Sagittaire, là où ils situaient l'astre errant, regardèrent dans un catalogue qui répertoriait les comètes connues, et, très excités, s'assurèrent que rien de ce genre n'y était consigné. Pas de doute, ce qu'ils avaient sous leurs yeux était bien un objet céleste inconnu. Tous deux eurent le bon réflexe : écrire au Bureau des télégrammes astronomiques. Le matin du 23 juillet 1995, la découverte fut confirmée par Brian Marsden, le chef du bureau. Une étoile était née ! Elle sera immatriculée C/1995 01. Ça y est ! Thomas et Alan réalisaient leur rêve : ce sera la comète de Hale-Bopp.

Ils avaient eu de la chance. Ce n'est pas n'importe quelle comète. Par sa brillance elle se distingue des autres comètes, ce qui explique qu'on pourra l'observer très facilement jusqu'en 1997, à l'œil nu. C'est la comète du siècle. Le mérite des deux astronomes amateurs n'est pas des moindres pour autant : en juillet 1995 la comète n'était pas encore au maximum de sa visibilité. Il fallait avoir l'œil exercé. Elle gagnera lentement en luminosité en s'approchant de la Terre. Plus elle sera lumineuse plus elle sera populaire. Elle battra tous les records de visibilité directe d'une comète en restant finalement observable pendant huit mois et demi, c'est-à-dire 569 jours. Les Américains la suivront attentivement et se passionneront pour ce petit objet de 40 à 50 kilomètres de diamètre qui, fort heureusement, ne menaçait pas de percuter la planète, faute de quoi il produirait une véritable apocalypse puisqu'il dégagerait une énergie 44 fois supérieure à celle de la collision qui aurait fait disparaître les dinosaures. Personne n'y survivrait.

Après vérification du tracé de son orbite, Alan et Thomas sont assurés qu'il s'agit bien d'une comète périodique. Cela signifie qu'elle décrit une trajectoire elliptique, qu'elle est déjà venue dans nos parages aux alentours de 2200 avant Jésus Christ et qu'elle sera de nouveau visible pour nous vers 4389. On parlera d'Alan et Thomas au quatrième siècle du

cinquième millénaire. Leur postérité est assurée. Même s'ils ne découvrent plus rien, leur nom sera associé à jamais à cet amas de glace particulièrement chargé en deutérium lancé à grande vitesse dans le vide interstellaire. Ça leur suffit, mais ni Alan, depuis sa maison au Nouveau Mexique, ni Thomas, depuis l'Arizona, ne cessèrent de scruter le ciel. Sans doute, après ce mémorable 23 juillet, ils regardaient un peu différemment la voûte céleste, contemplant bien évidemment leur comète tant qu'elle resta visible, fiers que quelque chose d'eux s'y soit inscrit. Ils s'en rendirent vraiment compte quand la comète finit par disparaître, courant 1997, et que, l'un comme l'autre, se sentirent en quelque sorte devenir aussi invisibles que leur astre, s'inscrivant désormais dans la promesse d'un retour qu'ils ne verront pas de leurs yeux.

La comète les rendit mortels. Pour l'instant elle reste dans le cadran de nos instruments les plus puissants. Elle disparaîtra tout à fait en 2020 à moins que l'homme n'invente des moyens d'observation plus puissants que les télescopes en orbite, ce qui n'est pas impossible. Même dans cette hypothèse nous ne pourrions prolonger que de quelques années le repérage de la comète qui fuit inexorablement vers les limbes du système solaire. Nous l'abandonnerons alors à son destin comme elle nous abandonne au nôtre.

Ce destin n'est cependant pas tout à fait inconnu. L'intelligence humaine a une prise sur le temps de la comète. Déjà, n'en déplaise à Alan et Thomas, elle se montre sur des clichés pris en avril 1993 depuis Siding Spring en Australie. Bien que personne à l'époque ne l'ait repérée, nous la reconnaissons après coup et fort de la connaissance de sa position deux années auparavant, sa trajectoire est plus facile à calculer. Si nous savons où elle était le 27 avril 1993, le jour du cliché australien, à quelle vitesse elle se déplaçait et dans quelle direction, nous pouvons déduire où elle sera à tout moment, les modifications de trajectoire qu'elle subira en passant près de telle ou telle

planète. En avril 1993 Hale-Bopp était au-delà de l'orbite de Saturne, à 13 unités astronomiques du Soleil. Si nous connaissons sa masse nous pouvons connaître la quantité de matière qu'elle perd chaque fois qu'elle s'approche trop près du Soleil, et un petit calcul, pas très difficile, nous permet de dire qu'au rythme de ses passages Hale-Bopp perd 4 mètres d'épaisseur par cycle, ce qui lui assure encore environ 5 000 orbites, soit douze millions d'années de vie ! Après quoi, ayant perdu toute sa glace elle se réduira à un petit noyau rocheux ridicule, flottant sur sa dernière orbite.

1-2

Barbara feuilletait *Le Monde* assise à une table de café. La nouvelle de la découverte de Hale-Bopp y était bien rapportée mais elle était aussi peu visible que la comète elle-même. Le journal tout entier ou presque consacrait ses colonnes à l'attentat du R.E.R Saint-Michel, en plein cœur de Paris. Comme tout le monde, Barbara se demanda ce qu'elle faisait la veille à 17 heures, au moment où la bombe a explosé dans la rame du métro. Elle aurait très bien pu s'y trouver. Il eut suffi que le directeur de l'École lui donnât rendez-vous un mardi plutôt qu'un mercredi. Étant donné la place centrale de la station du R.E.R. où s'était produit l'attentat, la ligne B, elle aurait très bien pu l'emprunter. D'autant plus qu'elle profitait de sa présence à Paris pour faire les expositions, comme on dit. Barbara enseigne l'histoire de l'art. Cette année ses vacances d'été seront tout entières consacrées à profiter des expositions parisiennes, surtout celle sur Cézanne, qui cependant n'ouvrira ses portes qu'en septembre. Elle ne sera plus en vacances mais elle sera toujours à Paris. Si tout se passe comme prévu son

contrat d'enseignement doit durer deux ans. Barbara est italienne, mais connaît très bien Paris depuis qu'elle y a passé plusieurs années lors de ses études. Elle peut citer les stations de métro presque par cœur. Surtout celles du centre de la ville. Justement elle le fait: supposant qu'elle se rende à l'exposition sur Cézanne en venant de chez elle, elle aurait très bien pu prendre le R.E.R. La ligne C. Elle imagine les scènes de panique à partir de ce qu'elle a lu à propos de l'attentat dans le journal. Qu'est-ce que ça fait une bouteille de gaz remplie de clous qui explose dans un lieu confiné comme une rame de métro avec des gens dedans? se demande-t-elle effrayée. Barbara a travaillé récemment sur la représentation de la crucifixion dans l'art italien et dans l'art du Nord. Elle ne peut s'empêcher d'imaginer les clous projetés à grande vitesse par la déflagration, venant crucifier les voyageurs du R.E.R. Ce n'est pas ce qu'on lit dans le journal, du moins dans l'article qu'elle a sous les yeux, qui ne fait que rapporter les faits. Elle n'a pas la patience de le lire dans la continuité, certains mots retiennent son attention et construisent les images mentales qui donnent figure à l'événement, plan rouge, dispositif de secours massifs, magistrats de la section antiterroriste, quartier bouclé pour laisser atterrir les hélicoptères chargés d'emporter les blessés. Justement l'article dénombre trente-cinq blessés dont certains dans un état très grave. L'image prend forme. Certains passagers sont encore incarcérés dans la rame plusieurs heures après l'explosion, d'autres sortent ensanglantés et littéralement déshabillés par le souffle, en état de choc. Barbara revoit en pensée l'image de Kim Phuc, la petite fille nue fuyant en pleurs son propre village bombardé par le napalm américain. Le premier ministre et le préfet sont sur place. Le boulevard Saint-Michel ainsi que le pont sont fermés à la circulation. Les cafés sont réquisitionnés pour abriter les voyageurs qui reçoivent les premiers soins. Le départ Saint-Michel qui abrite habituellement les amateurs de

consommations en terrasse est devenu un hôpital de campagne. L'onde de choc semble s'être propagée. Barbara se rend compte que d'autres clients du café lisent des journaux qui rapportent les mêmes faits. Une sourde inquiétude fait baisser le niveau sonore habituel des conversations comme si elles avaient directement lieu dans la chapelle ardente. Un autre article explique la procédure d'urgence appliquée par les secours. Il y est question de la zone rouge centrée sur le lieu de l'attentat et de celle orange qui l'entoure et vers laquelle on évacue les blessés en fonction de leur degré de gravité mesuré sur une échelle établie par les autorités militaires. Paris est comme une cible d'un jeu de fléchettes, avec son cœur rouge et les zones concentriques découpées en secteurs de moindre valeur. C'est tombé là.

La chaleur d'un regard insistant pousse Barbara à détourner ses yeux happés par le journal. Son voisin de table parcourt le même journal et cherche à lier une conversation salubre. Ils échangent quelques mots interloqués : vous avez vu ? Incroyable. Qui peut faire ça ?

L'enquête sur les attentats devient une priorité absolue. Un grand effectif de policiers y est affecté. Rien ne sera négligé. Il faudra trouver un moyen de préserver la sécurité des citoyens et des touristes, extrêmement nombreux en cette période. Dès 18 h 30, une heure après l'attentat, plusieurs agences de voyages ont reçu des appels pour annuler des séjours réservés de longue date. Le point rouge de la cible terroriste entache le centre géométrique de Paris. Le président de la République s'est rendu sur les lieux de l'attentat. Ses déclarations sont de circonstance. La vague d'émotion causée par l'événement est de nature à dépasser les divisions politiques habituelles. Il faut faire front contre la violence aveugle et tout sera fait pour l'éradiquer. Au lieu de rassurer ces mots inquiètent. Ils confirment la crainte jusque-là inexprimée que l'attentat soit le premier d'une série. S'il y a quelque chose à éradiquer c'est que

la menace était connue par les autorités. Il y a eu passage à l'acte. Rien ne garantit que ça s'arrête là.

Plusieurs jours durant Barbara se surprend à lire avec avidité les articles sur l'attentat. Les revendications ne manquent pas. Les hypothèses non plus. On invoque de manière insistante les menaces formulées très clairement contre la France qui soutient le gouvernement algérien face aux mouvements islamistes. D'autres parlent d'un groupe d'anarchistes en pleine dérive. D'autres encore de sectes de fanatiques qui anticipent la fin du monde. La curiosité de Barbara n'est pas morbide. C'est une déformation professionnelle. Ce qu'elle enseigne suppose une volonté de connaître les choses par le détail. L'histoire de l'art n'est pas une vague connaissance des œuvres et des artistes mais un faisceau de savoirs où se mêlent histoire et philosophie, savoirs théoriques et savoirs pratiques. Un bon historien d'art doit pouvoir discuter avec un chimiste à propos de la composition des pigments utilisés par les peintres. Il doit pouvoir repérer la signification religieuse ou mythique des œuvres qu'il veut étudier. Ce n'est pas tout. Il doit être capable de mobiliser ces connaissances de manière subtile pour saisir comme elles le méritent les œuvres du passé. Le tout en plusieurs langues dont le grec ancien et le latin de préférence. Pas étonnant qu'un esprit rompu à ces pratiques puisse s'appliquer de manière tout aussi intense et exhaustive à d'autres objets. Et c'est ce qui arrive à Barbara.

Elle referme le journal pour mettre en exécution son projet, celui pour lequel elle était venue s'asseoir dans ce café, comptant sur l'ambiance des brasseries parisiennes pour trouver son inspiration. Elle voulait coucher sur le papier, dans l'un de ces calepins qui lui ont valu le surnom de « la Molé » que lui avaient donné ses étudiants italiens, les propositions de cours qu'elle devait faire au directeur. Un programme de deux ans ne s'improvise pas. Elle n'en avait pas l'intention. Mais comme à son habitude elle attendait le dernier moment pour trouver

la bonne formule, le bon titre, la bonne expression. L'École du Louvre n'était pas ce genre d'endroit où les étudiants choisissent les cours en fonction d'un intitulé, mais Barbara tenait à être précise et ne détestait pas l'élégance. Elle pensait surtout au cours du soir, ouvert à tous, comme le veut la tradition de l'École. Ceux qui le suivent n'ont pas la culture des étudiants inscrits aux enseignements du cursus régulier. Il était donc préférable de les aider à comprendre de quoi il serait question par un titre clair et concis mais aussi de les attirer puisque la réputation des professeurs se mesure à la quantité d'auditeurs présents dans leurs cours.

Mais la double page du Moleskine resta désespérément blanche.

1-3

— Alors de quoi nous entretenez-vous ? demanda le directeur de manière un peu affectée puisqu'il était précisément celui qui avait voulu recruter Barbara.

— Vous savez bien, dit Barbara, de Dürer.

— Bien sûr, mais encore ?

Comme prévu le directeur attendait quelque chose de précis. Il fut servi.

— La perception du temps dans la tradition de l'autoportrait chez Dürer, s'étonnant elle-même de trouver dans l'instant ce qu'elle avait du mal à formuler en le cherchant longuement.

— Et pour nos auditeurs du soir ?

— La même chose, dit-elle avec la parfaite conscience de décevoir le distingué personnage qu'elle avait devant elle, et dont elle avait soudain eu envie de provoquer une réaction pour le voir sortir de son rôle policé.

— Mais vous savez bien que...

— Je sais bien! dit-elle d'un ton suffisamment autoritaire pour figer la parole du directeur. Je sais que le soir les cours doivent être adressés à un autre public et...

— ...Et donc ils ne peuvent pas être la simple répétition des cours de la journée, dit le directeur en l'interrompant à son tour, visiblement conscient de reprendre le dessus.

— Raison pour laquelle le soir je ne parlerai que de la plus célèbre des œuvres de Dürer dont vous savez bien que le grand public raffole. J'ai justement quelque proposition d'intitulé à vous faire, dit-elle en exhibant son calepin, considérant qu'elle n'avait pas d'autre précision à donner pour que le directeur comprenne à quoi elle faisait allusion.

— Oui, *Melencolia*, dit le directeur d'un air parfaitement impropre à laisser deviner ce qu'il en pensait.

— C'est ça, enchaîna avec enthousiasme Barbara, la gravure qui a fait couler plus d'encre que le déluge.

Le directeur affichait un air dubitatif. Barbara n'en comprenait pas le sens. Quelque chose lui échappait parce que l'entretien ne prenait pas du tout la tournure attendue. Il ne devait être que la rencontre formelle de celui qui était à l'origine de la proposition du cycle de cours et de celle qui les dispenserait avec brio puisque, de notoriété internationale, elle était l'une des spécialistes les plus qualifiées dans son domaine. Rien ne justifiait cet air! Cela eut pour effet immédiat d'énerver Barbara qui leva le ton.

— Rassurez-moi, c'est bien une spécialiste de Dürer que vous vouliez?

— Pas de doute, répliqua toujours aussi dubitativement le directeur.

Décontenancée par le décalage entre les mots et l'expression du bonhomme, Barbara eut un mouvement d'humeur.

— Alors cherchez quelqu'un qui fera mieux l'affaire que moi! Et elle fit mine de se lever.